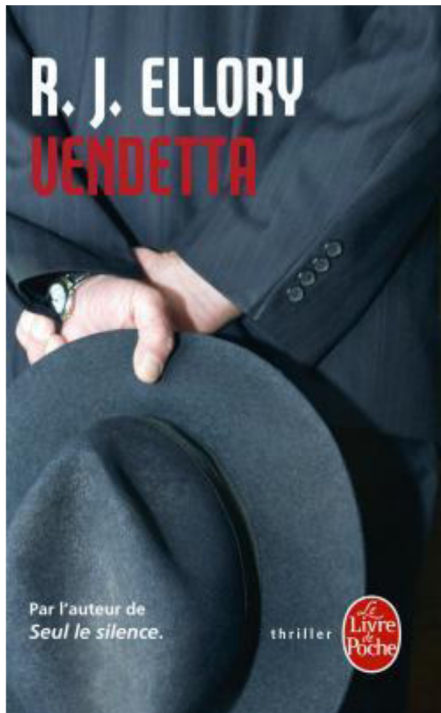


le Livre de Poche

a le plaisir de vous proposer le premier chapitre de :

Vendetta

R.J.Ellory



Le Livre de Poche remercie les éditions Sonatine qui ont autorisé la publication de cet extrait.

ROGER JON ELLORY

Vendetta

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR FABRICE POINTEAU

EDITIONS SONATINE

À travers des rues misérables, à travers des allées enfumées où l'odeur âcre de l'alcool brut flotte comme le fantôme de quelque été depuis longtemps évanoui ; devant ces devantures cabossées sur lesquelles des copeaux de plâtre et des torsades de peinture sale aux couleurs de mardis gras se détachent telles des dents cassées et des feuilles d'automne ; passant parmi la lie de l'humanité qui se rassemble ici et là au milieu des bouteilles enveloppées dans du papier brun et des feux dans des bidons d'acier, cherchant à profiter de la maigre générosité humaine là où elle se manifeste, partageant la bonne humeur et une piquette infâme, sur les trottoirs de ce district...

Chalmette, ici à La Nouvelle-Orléans.

Le son de ce lieu : la cacophonie des interférences, les voix précipitées, le piano cadencé, les radios, les prostituées, les jeunes roulant des hanches au son d'un rap hypnotique.

En tendant l'oreille, on entend les voix querelleuses jaillir des porches ou des perrons, l'innocence déjà meurtrie, défiée, insultée.

Les grappes de bâtiments et d'immeubles d'habitation, coincées entre les rues et les trottoirs comme une

préoccupation secondaire, la reprise inopportune d'un thème plus tôt abandonné, filant comme un archipel mal ficelé et négligé, s'étirant jusqu'à Arabi, enjambant la Chef Menteur Highway jusqu'au lac Pontchartrain où les gens semblent s'arrêter simplement parce que c'est là que la terre s'arrête.

Les visiteurs se demandent peut-être ce qui fait ce mélange fétide et malodorant de parfums, de sons, de rythmes humains tandis qu'ils survolent le canal du lac Borgne, le quartier d'affaires du Vieux Carré, les restaurants Ursuline et Tortorici, pour atteindre Gravier Street. Car ici le son des voix est puissant, riche, animé. Une vague d'agitation se propage au hasard, et une poignée de curieux est rassemblée le long d'une rue à sens unique, un couloir bordé d'allées qui descendent vers des parkings d'immeubles.

Sans les gyrophares des voitures de patrouille, la ruelle serait chaude et plongée dans une obscurité épaisse. L'arrière des voitures – ailes chromées et peintures satinées – capture les scintillements kaléidoscopiques, et les yeux écarquillés virent du rouge cerise au bleu saphir à mesure que les voitures de police se positionnent en travers de la rue et bloquent tout passage.

À gauche et à droite se trouvent des hôpitaux, celui des anciens combattants et le centre universitaire, et devant se dresse le pont de South Claiborne Avenue, mais il règne ici, parmi le réseau d'artères et de veines dont le flot s'écoule d'ordinaire sans entraves, une certaine activité et personne ne sait ce qui se passe.

Les agents font reculer les badauds en quête de sensations fortes, les entassant derrière une barrière érigée à la hâte, et lorsqu'une lampe à arc dont le faisceau est suffisamment large pour permettre d'identifier le

moindre véhicule garé dans l'allée est fixée au toit d'une voiture, les curieux commencent à comprendre la source de cette soudaine présence policière.

Un chien du voisinage se met à aboyer et, comme en écho, trois ou quatre autres se joignent à lui quelque part sur la droite. Ils hurlent à l'unisson pour des raisons connues d'eux seuls.

Au niveau de la troisième entrée en partant de Claiborne Avenue, une voiture mal garée rompt l'alignement formé par les autres véhicules. Sa position indique qu'elle a été stationnée à la hâte, ou peut-être que son chauffeur se moquait d'être en harmonie avec la perspective et la conformité linéaire; et bien que le laveur de voitures qui arpente cette allée – entretenant les automobiles, polissant phares et capots pour vingt-cinq cents de pourboire – ait vu cette voiture trois jours d'affilée, il a attendu de regarder à l'intérieur avant d'appeler la police. Muni d'une bonne lampe torche, il a collé son visage au déflecteur arrière gauche et inspecté le luxueux intérieur, prenant soin de ne pas toucher les flancs blancs des pneus avec ses sales godasses trouées. Ce n'était pas une voiture ordinaire. Quelque chose en elle l'avait attiré.

De nouveaux badauds étaient arrivés, et environ une demi-rue plus loin, des gens avaient ouvert les fenêtres et les portes d'une maison où une fête était donnée, laissant s'en échapper de la musique et une odeur de poulet frit et de noix de pécan grillées, et lorsqu'une Buick banalisée arriva et qu'un homme du bureau du légiste en descendit et s'approcha de l'allée, la foule commençait à être conséquente : peut-être vingt-cinq personnes, peut-être trente.

Et la musique – nos syncopes humaines – était aussi bonne ce soir-là que les autres soirs.

L'odeur de poulet rappela à l'homme un endroit, une époque qu'il n'arriva pas à identifier sur le coup, et il se mit alors à pleuvoir paresseusement, une pluie de fin d'été qui ne semblait rien mouiller, le genre de pluie dont personne n'avait envie de se plaindre.

L'été avait été torride, une sorte de douce violence, et tout le monde se souvenait de la puanteur lorsque les collecteurs avaient refoulé l'eau de pluie la dernière semaine de juillet et que celle-ci avait débordé dans les caniveaux. Elle s'était évaporée, les mouches étaient arrivées, et les gosses qui jouaient dans la rue étaient tombés malades. La température avait grimpé jusqu'à trente-deux, puis trente-cinq, et quand elle avait atteint les trente-huit degrés et que les habitants avaient eu les poumons si desséchés qu'ils n'arrivaient plus à respirer, ça avait été un vrai cauchemar, et ils avaient cessé d'aller au travail pour rester chez eux à prendre des douches ou rester allongés par terre, la tête recouverte jusqu'aux yeux de serviettes humides pliées et remplies de glace pilée.

L'homme du bureau du légiste approcha. D'une petite quarantaine d'années, son nom était Jim Emerson ; il aimait collectionner les cartes de base-ball et regarder les films des Marx Brothers, mais il passait le reste de son temps accroupi auprès de cadavres, tentant de tirer des conclusions. Il avait l'air aussi paresseux que la pluie, et on sentait à sa façon de se déplacer qu'il savait qu'il n'était pas le bienvenu. Il ne connaissait rien aux voitures, mais ils effectueraient une recherche le lendemain matin et découvriraient – comme l'avait deviné le laveur de voitures – que ce n'était pas un véhicule ordinaire.

Une Mercury Turnpike Cruiser, construite par Ford sous le nom de XM en 1956, commercialisée en

1957. Moteur V8, deux cent quatre-vingt-dix chevaux à quatre mille six cents tours minute, transmission Merc-O-Matic, trois mètres dix d'empattement, mille neuf cent vingt kilos. Celle-ci était l'un des seize mille modèles construits avec un toit rigide, mais elle arborait des plaques de Louisiane – plaques qui auraient dû se trouver sur une Chrysler Valiant de 1969 qui avait reçu sa dernière contravention pour une infraction mineure à Brookhaven, Mississippi, sept ans plus tôt.

Le laveur de voitures, relâché sans poursuites moins d'une heure et demie après avoir fait sa déposition, avait déclaré avec emphase qu'il avait vu du sang sur la banquette arrière, un sacré paquet de sang tout séché sur le cuir, qui avait coagulé au niveau des coutures, débordé de la banquette et dégouliné par terre. On aurait dit qu'un cochon de lait avait été égorgé là-dedans. La Cruiser comportait beaucoup de verre – lunette arrière rétractable, déflecteurs, vitres conçues pour permettre aux voyageurs d'apprécier un panorama aussi large que possible –, ce qui avait permis au garçon de jeter un bon coup d'œil dans les entrailles de ce machin, parce que ce sont bien des entrailles qu'il avait eu l'impression de voir là-dedans, et il n'était pas si loin de la vérité.

C'étaient les districts de Chalmette et d'Arabi, en bordure du quartier d'affaires français, à La Nouvelle-Orléans, en Louisiane.

C'était un samedi soir humide d'août, et ils mirent un moment à évacuer les trottoirs, déplacer la voiture, et forcer le coffre.

Emerson, le médecin légiste adjoint, vit alors apparaître un véritable carnage, et même le flic qui se tenait à ses côtés – aussi endurci et aguerri fût-il –, même lui sauta son dîner ce soir-là.

Ils forcèrent donc le coffre, découvrirent à l'intérieur un type qui ne devait pas avoir beaucoup plus de 50 ans, et Emerson lança à quiconque voulait bien l'entendre qu'il se trouvait là depuis trois, peut-être quatre jours. La voiture était là depuis trois jours si le garçon ne se trompait pas, et il y avait des sections à l'intérieur du coffre, des bandes de métal nu, auxquelles la peau de l'homme avait adhéré à cause de la chaleur. Emerson avait du pain sur la planche ; il décida finalement de refroidir les bandes de métal à l'aide d'un aérosol, puis décolla la peau au moyen d'un grattoir à peinture. La victime ressemblait à de la chair à saucisse, elle empestait, et le rapport d'autopsie aurait des airs de compte rendu de crash.

Hémorragie cérébrale sévère ; percement des os temporal, sphénoïde et mastoïde ; ruptures de la glande pinéale, du thalamus, de l'hypophyse et du pont provoquées par un pied-de-biche standard (marque générique, disponible dans toutes les bonnes quincailleries pour un prix allant de neuf dollars quatre-vingt-dix-neuf à douze dollars quatre-vingt-dix-neuf en fonction du côté de la ville où vous faisiez vos courses) ; cœur sectionné au niveau de la veine cave inférieure à travers la base des ventricules droit et gauche ; sectionné au niveau des sous-clavières et des artères jugulaire, carotide et pulmonaire. Perte de 70 % de sang minimum. Ecchymoses à l'abdomen et au plexus coeliaque. Lésions aux bras, aux jambes, aux mains, aux épaules. Brûlures de corde et marques provoquées par du ruban adhésif aux poignets, gauche et droit. Fibres de corde attachées à l'adhésif identifiées au spectromètre infrarouge comme provenant d'une corde de nylon standard, elle aussi disponible dans toute bonne quincaillerie. Heure du

décès estimée au mercredi 20 août, entre 22 heures et minuit, Bureau de médecine légale du 14^e district de La Nouvelle-Orléans, signé ce jour... devant témoin... etc.

La victime avait été méchamment passée à tabac. Ligotée au niveau des poignets et des chevilles avec une corde en nylon, frappée dans la région de la tête et du cou avec un pied-de-biche, éviscérée, son cœur avait été sectionné mais laissé dans la cavité thoracique, puis elle avait été enveloppée dans un drap ordinaire 60 % polyester, 35 % coton, 5 % viscose, balancée sur la banquette arrière d'une Mercury Turnpike Cruiser de 1957, transportée jusqu'à Gravier Street, placée dans le coffre, puis abandonnée là pendant environ trois jours avant d'être découverte.

Des internes attendaient l'arrivée du corps au bureau du légiste pour l'examiner pendant les deux heures qui précéderaient son transfert au bureau du coroner du comté pour une autopsie complète. De jeunes types au visage frais et qui commençaient pourtant à avoir cette lueur lasse dans les yeux, le genre d'expression qui vous venait quand vous passiez votre vie à récupérer les morts sur les lieux de leur infortune. Ils ne cessaient de se dire : *Ce n'est pas un boulot pour un être humain*, mais peut-être avaient-ils déjà rejoint cette foule heureuse et imbécile des gens qui estimaient que, s'ils n'avaient pas été là pour faire ce qu'ils faisaient, personne ne l'aurait fait à leur place. Il y aurait toujours eu quelqu'un pour prendre leur place, mais eux – dans leur sagesse infinie et très mortelle – ne les voyaient jamais. Peut-être les cherchaient-ils trop.

L'agent de sécurité de la scène de crime était chargé de surveiller le cadavre et de s'assurer qu'il ne serait

pas victime de nouveaux outrages, que personne ne marcherait dans le sang versé, que personne ne déplacerait les vêtements déchirés, les fibres, les fragments, ni ne toucherait à l'arme, aux traces de pas, aux taches de boue microscopiques de diverses couleurs qui permettraient d'isoler l'unique fil qui éluciderait toute l'affaire ; égoïstement, avec une sorte de faim intérieure, il serrait ces images et ces visions contre sa poitrine. Tel un enfant protégeant un bocal plein de biscuits, ou de bonbons, ou d'innocence menacée, il cherchait à rendre permanent ce qui était par essence impermanent, et de cette manière perdait de vue la réelle vérité des choses.

Mais ce serait demain, et demain serait un tout autre jour.

Et lorsque l'obscurité laissa prudemment place au matin, les gens qui s'étaient entassés sur les trottoirs avaient oublié l'histoire, oublié peut-être pourquoi ils étaient même venus, car ici – ici plus que nulle part ailleurs – il y avait mieux à penser : les festivals de jazz dans le parc Louis-Armstrong, la procession de Notre-Dame de Guadalupe, le sanctuaire de saint Jude, un incendie dans Crozat près de Hawthorne Hall au-dessus du théâtre Saenger qui avait fait six morts et quelques gamins orphelins, et tué un pompier nommé Robert DeAndre qui un jour avait embrassé une fille avec une araignée tatouée sur la poitrine. La Nouvelle-Orléans, ville du mardi gras, des petites vies, des noms inconnus. Levez-vous. Fermez les yeux et inspirez d'un coup l'odeur de cette majestueuse ville suintante. Sentez le relent d'ammoniaque du centre médical ; sentez la chaleur des côtelettes saignantes brûlant dans l'huile enflammée, les fleurs, la bisque de palourdes, la tarte aux noix de pécan, le laurier et l'origan et le court-

bouillon et les pâtes à la carbonara de chez Tortorici, l'essence, l'alcool de contrebande, la piquette concoc-tée dans des bidons d'essence ; les parfums réunis de mille millions de vies entrecroisées, toutes reliées les unes aux autres, mille millions de cœurs battants, tous ici, sous le toit du même ciel où les étoiles sont comme des yeux sombres qui voient tout. Qui voient et se sou-viennent...

L'image s'évapore, aussi fugace que de la vapeur s'échappant à travers les grilles de métro ou par les che-minées de cuivre noircies saillant des murs noirs de res-taurants créoles, vapeur qui s'élevait du sol de la ville tandis que celle-ci crevait de chaleur toute la nuit.

Comme de la vapeur s'échappant du front d'un tueur qui vient de mettre tout son cœur à la tâche...

Dimanche. Une journée vive, lumineuse. La chaleur avait pris de la hauteur comme pour permettre aux gens de respirer. Des enfants torse nu, rassemblés au coin de Carroll et Perdido, s'aspergeaient d'eau au moyen de tuyaux en plastique qui serpentaient paresseusement depuis les porches des maisons à toits de bardeaux bâties en retrait de la rue, derrière un barrage d'hicko-rys et de chênes noirs. Leurs cris perçants, peut-être plus des cris de soulagement que d'excitation, s'épar-pillaient tels des serpentins dans l'atmosphère lourde, enivrante. Et ce vacarme, celui des balbutiements de la vie, fut la première chose que John Verlainé entendit lorsqu'il fut réveillé par la sonnerie stridente et insis-tante du téléphone ; et un coup de fil à cette heure-ci signifiait, en règle générale, que quelque part quelqu'un était mort.